

# Corrigé du travail d'écriture d'invention

2 décembre 2003

## 1 Objet d'étude : la poésie

### RAPPEL DU SUJET

A l'occasion de la manifestation culturelle du *Printemps des poètes*, les organisateurs vous confient la rédaction d'un discours dans lequel vous défendez votre goût pour la lecture (et peut-être pour l'écriture) de la poésie, dans une société où elle n'est pas particulièrement à l'honneur.

## 2 Exemple de réponse

Mesdames et Messieurs,

Si je suis devant vous aujourd'hui, c'est pour vous parler de poésie. Les organisateurs du *Printemps des poètes* m'ont confié cet honneur et cette redoutable tâche. Redoutable en effet, car se faire le défenseur et l'avocat, de cet art est une responsabilité particulièrement lourde, surtout quand on craint de n'être pas à la hauteur. Aussi réclamerai-je et votre indulgence et votre attention car c'est de la part du divin en l'homme dont il va être question.

Je partirai d'un constat. La poésie ne subsiste plus aujourd'hui, dans notre société, que sous des formes dégradées. Ce sont la chanson et pis encore la publicité qui la représentent auprès du public qui n'a pas un accès courant à la culture. On m'objectera que les libraires continuent à vendre des livres de poésie. La collection « Poésie/Gallimard », par exemple, est riche de dizaines de titres et met à la disposition de tous, pour un prix modique, toute la poésie patrimoniale, de Maurice Scève à Saint-John Perse, ou peu s'en faut.

Vous aurez déjà noté que j'ai choisi comme représentant de la poésie contemporaine un auteur qui a cessé de publier à peu près au milieu du siècle dernier. N'y a-t-il donc pas des poètes plus représentatifs des manières de ressentir actuelles ? Jacques Roubaud, Yves Bonnefoy : voici des poètes encore vivants et dont les oeuvres sont publiées dans la collection que je viens de citer. Mais qui les connaît ? Qui est imprégné de leur univers et de leur pensée ? Qui pourrait citer de mémoire leurs vers ? Un sur dix mille ? Moins encore ? Et à côté des deux poètes que je viens de nommer, combien d'autres publient et écrivent dans l'indifférence presque générale. Tout le drame de la poésie est là.

Je vous rassurerai néanmoins : la poésie ne peut disparaître. Si elle disparaissait, l'homme aussi aurait cessé d'être. Constamment, on la réinvente et elle demeure cette part en chacun de nous, qui s'attendrit, qui frémit, s'indigne, s'enthousiasme, se révolte ou s'élève. Je viens de dire s'élève et aussitôt me reviennent à l'esprit les vers d'*Elévation* :

Et comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,  
Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde  
Avec une indicible et mâle volupté.

Il y a mille genres de poésies ! Cet art du « faire », autrement dit de la création pure, selon son étymologie, est non seulement phénix mais aussi Protée. Chacun se crée la forme de poésie qui lui convient, à partir des auteurs qu'il aime et dont il apprend les vers. Oui, il se les récite par cœur, parce que cette remémoration est suscitée par des circonstances qui sont

Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité.

Charles BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*.

C'est alors que l'on se sent gonflé d'une force nouvelle. Notre moi modeste se trouve renforcé du moi immense de Baudelaire. Non pas que l'auteur du *Châtiment de l'orgueil*, ait été orgueilleux mais ce qu'il a écrit se trouve renforcé de l'approbation des milliers de lecteurs qui l'ont aimé et nous bénéficions de cette force.

Je suis chez moi, rêveur, je regarde par la fenêtre et aussitôt me viennent à la bouche les mots d'Eluard :

Le front aux vitres comme font les veilleurs de chagrin.

Bientôt remplacé par :

Jours de lenteur, jours de pluie,  
Jours de miroirs brisés et d'aiguilles perdues,  
Jours de paupières closes à l'horizon des mers,  
D'heures toutes semblables, jours de captivité,

Paul ELUARD, « Leurs yeux toujours purs »

*Capitale de la douleur*.

La poésie nous aide à vivre et je plains ceux qui en sont privés ! Ceux qui n'ont pas la chance immense d'être hanté par les mots merveilleux de ces géants (ou pour être plus précis « ces princes des nuées » aux « ailes de géant »). Elle est une manière de voir le monde et de sentir, qui nous ennoblit. Penser en poète, c'est savoir de manière intime que la beauté existe, qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour la trouver presque partout. Francis Ponge, Baudelaire, Rimbaud nous l'ont appris. Mais ne le savions-nous pas déjà ?

Me permettez-vous de vous faire une confidence ? Il m'est arrivé - Oh ! il y a très longtemps - de me sentir désespéré. Pour surmonter mon dégoût, je me répétais en marchant ces vers de Rimbaud : « Sur les routes, par des nuits d'hiver, sans gîte, sans habits, sans pain, une voix étreignait mon cœur gelé : « Faiblesse ou force : te voilà, c'est la force. Tu ne sais ni où tu vas ni pourquoi tu vas, entre partout, réponds à tout. On ne te tuera pas plus que si tu étais cadavre. » (*Une Saison en enfer*) Je me sentais alors le courage, comme le dit le René de Chateaubriand de « créer des mondes ».

Mais à côté de cette poésie d'auto-défense, si l'on peut dire, il y en a une autre plus souriante et plus apaisée, plus sereine. Mille poètes et cent mille vers, disais-je ! Connaissez-vous ceux-ci :

Alentour naissaient mille bruits  
Mais si pleins encore de silence  
Que l'oreille croyait ouïr  
Le chant de sa propre innocence

Jules SUPERVIELLE, « Le matin du monde », *Gravitations*.

Qui a écrit ces vers, que je me récite quand je me sens fatigué, « Dieux que ne suis-je assise à l'ombre d'une clairière / Quand pourrais-je suivre de l'oeil un char fuyant dans la carrière ? » ? Ou encore ceux là :

Solitude, récif, étoile  
A n'importe ce qui valut  
Le blanc souci de notre toile.

Vous avez deviné ? A la bonne heure ! Oui, il s'agit bien de Racine (*Phèdre*) et de Mallarmé.

A quatorze ans, en dehors du milieu scolaire, j'ai découvert la poésie avec Jacques Prévert. *Paroles* m'a ravi. C'est une poésie très accessible, moderne, tendre et anarchiste, animée d'un anticonformisme qui était comme la jeunesse même. Je me réjouissais et jubilais avec celui qui a écrit « Barbara » et « Chasse à l'enfant ». Plus tard, j'ai appris à apprécier des œuvres plus classiques, le Victor Hugo des *Contemplations*, le Lamartine du « Lac » ou de « L'isolement » mais aussi Henri Michaux et René Char, Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor et bien d'autres encore. Je suis loin d'être le seul à avoir suivi un tel itinéraire.

Mais vous, qu'attendez-vous ? Ne savez-vous pas « que la poésie doit être faite par tous » (Lautréamont). Vous ne m'en voudrez pas si je vous dis encore quelques vers, n'est-ce pas ? :

Femme nue, femme noire  
Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté !  
J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait mes yeux.  
Et voilà qu'au cœur de l'été et de Midi, je te découvre Terre promise, du haut d'un haut col calciné  
Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle.

Léopold Sédar SENGHOR, « Chants d'ombre ».

Regardons nos vies d'hommes et de femmes pressés, de consommateurs gavés de loisirs dérisoires, repus de films bêtes et violents et demandons-nous, comme André Breton le fait dans le préambule de *Nadja*, « ce qu'entre tous les autres [nous sommes] venu[s] faire en ce monde et de quel message unique [nous sommes] porteur[s] ». La poésie nous aide à répondre à ce genre de questions, comme elle aide les hommes, sinon à « changer la vie » du moins à avoir envie de la changer. Car la poésie, en fin de compte, ne fait rien d'autre que d'élargir « le champ du possible ».

En attendant, faute de pouvoir vivre

Là où tout n'est qu'ordre et beauté  
Luxe, calme et volupté

(Charles BAUDELAIRE)

allons... « Rouler aux blessures, par l'air lassant et la mer ; aux supplices, par le silence des eaux et de l'air meurtriers ; aux tortures qui rient, dans leur silence atrocement houleux. » (A. RIMBAUD, « Angoisse », *Illuminations*).

Mais comme cette note, stoïque et douloureuse, en effraiera sans doute certains, je m'efforcerai de conclure d'une façon plus conforme à mon sujet « *printanier* ». Je vous demanderai donc, avec Jules Supervielle, d'être « bon pour le poète »

[...]  
Le plus doux des animaux  
Nous prêtant son cœur, sa tête

Incorporant tous nos maux  
Il se fait notre jumeau  
[...]  
Il traduit en langue nette  
Nos infinitésimaux.

(« L'interprète », Jules SUPERVIELLE, *L'Escalier*, 1926.)

Mesdames et Messieurs, au nom de la Poésie dont j'espère avoir été l'humble serviteur, je vous remercie de votre patience.